



JO WALTON  
*pietre-de-vie*

LUNES D'ENCRE

DENOËL





Mais qui parmi nous pourrait écrire un livre? Moi, je n'arriverais pas à raconter ce qui s'est passé dans le bon ordre. Et par quoi commencer?



PIERRE-DE-VIE

DU MÊME AUTEUR  
DANS LA MÊME COLLECTION

*Morwenna*

La trilogie du subtil changement :

*Le Cercle de Farthing*

*Hamlet au paradis*

*Une demi-couronne*

*Mes vrais enfants*

*Les Griffes et les Crocs*

JO WALTON

PIERRE-DE-VIE

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (PAYS DE GALLES)  
PAR FLORENCE DOLISI

LUNES D'ENCRE  
**DENOËL**

Titre original :  
*Lifelode*  
© Jo Walton, 2009.

*Couverture : Studio Denoël*

*Et pour la traduction française :*  
© Éditions Denoël, 2019.



*Celui-ci est pour David Goldfarb.*



On raconte que, très loin à l'ouest, il existe des terres où les gens vivent comme des statues. Leurs journées, toutes identiques, sont rythmées par une routine immuable. À l'inverse, si l'on se dirige vers l'est, la population se comporte de plus en plus bizarrement, comme si l'on entrait en féerie ; les gens ont plus de pouvoirs, certes, mais ils n'arrivent pas à se rappeler qui ils sont d'un moment au suivant. Et tout au bout de l'orient, ils filent et se dissocient comme des arcs-en-ciel dans de l'huile. Là-bas, seuls les dieux parviennent à rester entiers. Entre ces deux extrêmes, il y a les Marches, peuplées d'individus disposant de l'intelligence et de la volonté nécessaires pour vaquer tranquillement à leurs occupations.

Au cœur des Marches, plus à l'est que certains lieux, plus à l'ouest que d'autres, se trouve Applekirk. La yeya existe, là-bas ; elle suffit aux besoins quotidiens, sans être assez puissante pour obséder les gens au point de les empêcher de vivre leur vie. Le village d'Applekirk héberge un peu moins de huit cents âmes, dans une vallée nichée entre les hautes collines boisées qui bordent le petit fleuve Rassel. On y trouve : un amas de maisons en bois et en pierre ; une nemet et sa flèche, avec un prêtre résident adepte du dieu Liakan ; un moulin à côté du Rassel aux flots impétueux ; et un vieux manoir robuste où vit la petite noblesse des lieux. Le climat change en fonction des saisons. Les récoltes et les animaux grandissent bien, et les gens

d'Applekirk ont presque tout ce qu'il leur faut de bienfaits tangibles et intangibles.

Rien ne vient les déranger, ou pas grand-chose. De temps à autre, une imposante caravane sinue dans la campagne, avec ses chevaux de bât qui mâchouillent leur mors sur la route poussiéreuse. Quand elle arrive de l'ouest, elle apporte des nouvelles, des voyageurs occasionnels et des sacs contenant du riz, des haricots ou des épices, et repart en emportant de grands cornets de sucre d'hiver pour les terres de l'éternel été. Parfois, un jeune en pleine croissance profite de l'occasion pour filer en douce vers l'est ou vers l'ouest, en fonction de ses envies. Il revient quelques jours ou quelques années plus tard, changé par son voyage. Les prêtres ambules se relaient à Applekirk en fonction des saisons, selon un calendrier établi par la Nemet ; chacun de ces prêtres instaure le culte de son dieu. À des dates qu'ils choisissent eux-mêmes, des colporteurs se succèdent au village. Leurs paquetages contiennent toutes sortes de babioles qui viennent des bouts du monde. Ranal cultive les terres pour Ferrand, le seigneur du manoir. Chaque année, au printemps, Ranal se rend dans l'Ouest, à Margam, où vivent ses parents ; il leur ramène leurs moutons bien gras et bien laineux, et repart avec un troupeau amaigri de bêtes tondues jusqu'à la couenne. Il reste un mois environ à Margam, mais à Applekirk, quand il revient, il ne s'est écoulé qu'une journée ou deux. Les flots éternels du Rassel chantent les roches et les neiges des lointaines montagnes où ils naissent. Les vents soufflent sur Applekirk, et le meltémi, le vent de l'est, y apporte parfois des nuages rougeoyants et d'étranges humeurs qui se posent sur les gens d'Applekirk comme un manteau mal coupé. Pour repousser ces influences néfastes, les villageois ont coutume de suspendre une yeyana aux fenêtres de toutes les pièces, en particulier celles où ils dorment. Quand on est réveillé, il est assez facile de se débarrasser de ces humeurs portées par le vent, mais ça l'est beaucoup moins quand elles arrivent pendant le sommeil et s'infiltrèrent dans les rêves.

La plupart du temps, tout se passe bien. Les gens d'Applekirk se consacrent à leur travail ; ils tombent amoureux, ou l'inverse ; ils attrapent des maladies et guérissent ; ils ont des enfants qu'ils élèvent. Leurs histoires provoquent d'infimes remous dans la grande histoire de la vie. Des choses arrivent, bien sûr, des choses parfois si graves qu'elles brisent le cœur de ceux qui les subissent, et pourtant rien ne change en cent ans. Pendant un moment, Applekirk se souvient, mais ce qui s'est produit finit par se fondre dans ce passé qu'on oublie, comme partout ailleurs.

Bien des années plus tard, devenu seigneur d'Applekirk à la place de son père, Hodge aimerait qu'on se souvienne des événements provoqués par l'arrivée au manoir de Jankin et de Hanethe. C'est en pensant à Jankin, l'érudit, que cette idée lui vient.

« Et si on le racontait par écrit ? suggère-t-il. J'avais six ans, et je suis un homme, maintenant. Tydsey n'était encore qu'un bébé. Après ma mort, personne ne s'en souviendra.

— Est-ce vraiment si grave ? » demande Taveth avec douceur.

Le passé l'a toujours épargnée. Est-ce une malédiction ? Un bienfait ? Elle l'ignore. Ils sont en train de pêcher en amont du manoir dans un crépuscule estival. Hodge, Kevan et elle. Alignées sur la berge, trois cannes à pêche attendent les truites.

« Jankin aurait aimé qu'on en conserve une trace », insiste Hodge en s'adossant à un saule.

Hodge est un homme solide. Malgré sa jeunesse, il assume avec aisance son titre de seigneur du manoir.

Taveth plonge son regard dans les flots et sourit au souvenir de Jankin. Il a séjourné brièvement au manoir, et pourtant Applekirk reste imprégné de sa présence. Elle l'aperçoit souvent pendant leur première rencontre, galant et indécis, sur le seuil de la cuisine. Il dit :

« Si j'avais su ce qui m'attendait, j'aurais hâté l'allure en chemin. »

Puis il s'incline et lui baise la main. Taveth, avec qui personne ne se montre jamais galant, trouve ce geste terriblement intime. Elle n'a plus qu'une envie : l'entraîner dans son lit sur-le-champ.

« Une trace ? répète-t-elle mollement, perdue dans la chaleur du souvenir.

— Nous avons découvert des choses que personne ne sait, dit Hodge. Jankin aurait voulu que d'autres puissent en prendre connaissance.

— La maison se souvient, réplique Taveth. Applekirk sait. »

Elle secoue un peu sa canne à pêche pour faire danser sa mouche dans les ombres miroitantes.

« Elle se souvient seulement pour nous, fait remarquer Kevan, allié inattendu de Hodge en la matière. Hodge a raison, Mère. Ce que nous avons vécu ne se produit pas tous les jours. Nous devrions établir une sorte de compte rendu de ce qui s'est passé. Et si tu écrivais un livre ? »

Cinq poissons argentés reposent sur des feuilles au fond du panier de Kevan, plus que sa mère et Hodge n'en ont pêché à eux deux. Il a quarante ans, une barbe noire taillée en pelle, et il est avocat et juge, avec une épouse et une famille à lui.

Les livres sont rares à Applekirk. Il y a les registres, bien sûr, ces lourds volumes aux ferrures de laiton où Ferrand note les loyers payés par ses fermiers chaque trimestre, les naissances dans le bétail et les récoltes que Ranal lui indique, ainsi que les jugements que Hodge lui-même formule au terme des procès. Il y a aussi des livres de loi tout poussiéreux quand Ferrand les découvre, des livres qui le fascinent – il n'est alors qu'un petit garçon. C'est le père de Hanethe, homme de loi lui aussi, qui apporte ces livres à Applekirk. Après sa mort, personne ne les ouvre pendant des générations, jusqu'à Ferrand, et après lui, Kevan. Jankin les aperçoit un jour lorsque Ferrand l'emmène dans son étude. Comme le jeune érudit s'intéresse à tout, il déchiffre leurs titres. Il se dit qu'il n'a jamais rien vu qui ait

l'air aussi barbant. Jankin possède des livres très différents, plusieurs dans son paquetage, et un qu'il emporte partout et dans lequel il écrit.

« J'ai besoin de mes bouquins, dit Jankin quand Taveth prononce un mot qu'il ne connaît pas.

— Rænçon », répète Taveth avec un sourire affectueux.

Ils sont tous attablés à la cuisine ; ils discutent de la moisson et de ceux qui vont y participer.

Jankin lève les yeux de son assiette.

« Une rançon ? hasarde-t-il. La somme qu'il faut payer pour obtenir la liberté de quelqu'un ? »

Le petit Hodge, six ans, répond avant les adultes :

« Pas cette rançon-là. L'autre. Celle qui veut dire qu'une personne est vraiment typiquement elle-même.

— Comment un mot pareil a-t-il pu prendre cette signification ? s'extasie Jankin. Fascinant. C'est la première fois que j'entends ça.

— Peut-être dit-on cela de quelqu'un qui offre ce qu'il est à une autre personne pour lui plaire ? suggère Chayra. Ou peut-être est-ce une chose qui le rachète aux yeux des autres ? »

Elle fait les yeux doux à Jankin. Taveth le remarque et, intérieurement, pousse un petit soupir. Chayra se trouve habile, mais pour Taveth, dont le regard distingue en Chayra les Chayra plus jeunes, elle y va vraiment trop fort. Chayra est jeune et jolie, mais Jankin ne s'intéresse pas à elle, il est trop fasciné par ce mot qu'il ne connaît pas.

« Rænçon, murmure-t-il. Il me faut mes bouquins.

— En Orient, pour décrire ceux qui restent eux-mêmes, ceux qui s'accrochent à leur être profond, nous employons le terme "revson", intervient Hanethe. "Revson", du verbe "revenir", comme dans "revenir à l'essentiel", rien à voir avec le mot "rançon". Indubitablement, c'est de là que provient "rænçon" : quelqu'un qui est lui-même dans son essence. Taveth l'emploie à sa sauce pour parler des gens qui font des choses qu'elle apprécie, mais...

— Je l'ai employé comme vous venez de le dire», la coupe Taveth, piquée au vif (Hanethe la pique souvent au vif). « Quelqu'un est "rænçon" quand il est particulièrement lui-même, que ce soit ici ou en Orient, où on raconte qu'il est bien plus dur de rester soi-même.

— Je vais noter tout ça», dit Jankin en plongeant la main dans la bourse qui pend à sa ceinture.

« Mais ça n'a rien à voir avec les Marisiens! » s'exclame Hodge.

C'est un robuste gamin de six ans qui brûle d'envie de voir le monde et qui aime que tout reste à sa place.

« Peu importe », dit Jankin qui vient de sortir de sa bourse une petite pierre à encre, une plume et un minuscule livre relié de cuir pas plus grand que la paume de sa main. « Un savant, c'est un phare qui éclaire le monde. En ce moment, le petit coin que je m'efforce d'éclairer concerne les Marisiens, mais je ne dois pas pour autant négliger les découvertes fascinantes qui se retrouvent prises dans mon faisceau. Ceux qui me disent que je devrais les laisser à d'autres sont des crétins, car il se peut que personne après moi ne fasse ces découvertes, ou qu'on ne les fasse que beaucoup plus tard. Si je peux les rapporter à mon amie Aldusa, dont la pierre-de-vie est le langage, j'aurai contribué à diffuser la lumière du savoir. Ou à mon ami Gerhad, qui trouvera sans doute cette information passionnante parce qu'il est justement en train d'écrire sur l'Orient.

— À Marakanda? » ricane Hanethe.

Marakanda se trouve si loin à l'ouest que pour les gens d'Applekirk son existence même semble impossible. Cette cité n'en fait pas moins partie des Marches. Jankin est arrivé de Marakanda pour étudier les vestiges laissés par l'antique civilisation marisienne. Du moins, c'est ce qu'il prétend. En fait, Jankin est comme du vif-argent, et il étudiera tout ce qui retient son attention de libellule, ils l'ont déjà compris. En voyant le rictus de Hanethe, il sourit.

« Oui, à Marakanda. À l'académie, répond-il. Vous avez



vécu en Orient et ce n'est pas le cas de Gerhad, mais il connaît très bien cette région parce que d'autres personnes qui s'y sont rendues ont écrit sur le sujet. En outre... » – Jankin hésite un court instant – « ... même si mes amis ne font rien de ce mot, même s'il reste dans mon carnet pendant une génération sans servir à personne, je ne vais pas négliger une information qui vient à moi toute seule. »

Il verse un peu de tisane sur la pierre d'encre, y trempe sa plume, puis ajoute, en levant les yeux vers Hodge :

« Quand je commencerai à travailler sur les Marisiens, après la moisson, tu m'as promis ton aide, même si ce n'est pas ta pierre-de-vie. »

Chaque fois qu'il parle, il accroche la lumière, comme si son être profond aspirait toutes ses ombres. Taveth ne serait pas surprise s'il se mettait à luire. Depuis qu'elle est née, elle n'a jamais vraiment pensé à ce que faisaient les savants. Maintenant, elle est émerveillée que ce monde les contienne. Ou du moins, se dit-elle en passant derrière le jeune homme qui écrit, ce monde est merveilleux parce qu'il contient Jankin. Elle ne s'y connaît pas beaucoup en amour, mais la maison est d'accord. La maison se souvient du lumineux Jankin, assis là-bas, à cette place.

« Un livre, dit Kevan, dont la ligne se tend à nouveau.

— Mais qui parmi nous pourrait écrire un livre ? Moi, je n'arriverais pas à raconter ce qui s'est passé dans le bon ordre. Et par quoi commencer ? »

Pour Taveth, qui voit si facilement dans le temps, il n'est pas aisé de commencer par le début et de terminer par la fin.

« Par l'arrivée de Jankin, répond Kevan. Ou plutôt par celle de Hanethe. Elle est arrivée la première. »

Hodge jette sa ligne dans l'eau et la regarde flotter un instant dans les ombres ensoleillées. Puis l'hameçon coule dans les eaux vertes du bassin. Hodge a atteint sa taille d'adulte, ses épaules se sont élargies, mais il a conservé sa faculté de dire

les choses telles qu'elles sont, comme quand il était petit. Ses mains ne bougent pas quand il tourne la tête vers Taveth.

« Ça commence avec toi. Tu es celle qui voit les fantômes.

— Ce ne sont pas des fantômes!

— Qu'est-ce que c'est, alors? demande Hodge.

— Des souvenirs? » suggère-t-elle.

Mais ils lui arrivent aussi du futur. Comment pourrait-elle se rappeler le futur dans le présent?

« Non, ce sont des ombres, décide-t-elle. Mais les ombres sont lugubres, en principe. »

Certaines le sont bel et bien. Il y a ce petit garçon qu'elle voit toujours en train de sangloter au coin de l'escalier de la tour. Elle ne sait pas qui il est, et elle ne peut lui offrir aucune consolation. Il n'est pas de leur génération. Sagit-il du père de Ferrand? De son grand-père? D'un ancêtre plus lointain? Ou est-ce le fils de Hodge? Son petit-fils? A-t-il grandi? Vaut-il grandir ou mourir? Quelle est la cause de ce chagrin qui provoque ces sanglots incessants? L'enfant a-t-il fini par s'en remettre ou bien son cœur est-il resté brisé? Taveth n'a aucun moyen de le savoir, mais les larmes du garçon l'émeuvent tous les jours quand elle passe devant lui.

« Peu importe le nom que tu leur donnes, dit Hodge. Tu les vois, c'est un fait. C'est par toi que cela commence, Taveth. Quand tu vois les ombres, dis-le-moi, et j'écrirai ce que tu me racontes. »

Melly aussi pense que Taveth est importante. Melly n'a que huit ans, mais elle est très sûre d'elle.

« Taveth est essentielle, affirme-t-elle.

— Tous les enfants s'imaginent que leur mère a de l'importance », ricane Hanethe.

Ces ricanements, c'est sa façon de s'exprimer, elle ne sait pas faire autrement. Comme elle a vécu en Orient, son âge est inconcevable. Pour Hanethe, Taveth ne vaut pas mieux qu'une servante qui se croirait supérieure à ce qu'elle est. Ferrand, le

seigneur d'Applekirk, a épousé Chayra. Aux yeux de Hanethe, rien d'autre ne compte, ni les enfants (sauf Melly), ni Ranal, qui gère les terres du domaine, et certainement pas Taveth, qui n'est que l'intendante du manoir et la concubine de Ferrand.

«Taveth est importante», répète Melly en agitant les mains.


Hanethe hausse les épaules. Depuis son retour, elle est la plus puissante des habitantes d'Applekirk, mais d'un autre côté, elle n'a aucun pouvoir. Elle ne peut pas contredire Melly trop souvent parce qu'elle a trop besoin de cette enfant. Hanethe détourne le regard en fronçant les sourcils. En Orient, elle réfléchissait plus vite que l'éclair. Ici, ses pensées se traînent ; quand elle cherche ses mots, elle a l'impression de patauger dans la gadoue. Les phrases qu'elle prononce n'expriment qu'à moitié ce qu'elle veut dire, comme si elle n'arrivait pas à retenir les idées qui lui viennent. Si elle fait le compte des saisons telles qu'elles se succèdent à Applekirk, elle est restée absente soixante ans, mais son corps lui dit qu'elle n'est partie que quinze ans. Elle est l'arrière-grand-mère de Ferrand, mais n'a presque pas de cheveux gris. Personne n'aime Hanethe, pas même elle-même, car elle n'a rien d'aimable, mais tous sont obligés de reconnaître que c'est une personne qui compte.

À l'inverse, Taveth paraît presque invisible, alors que la plupart des gens l'apprécient. On ne peut concevoir Applekirk sans sa présence. Mais où la trouve-t-on ? Jamais aux endroits stratégiques. Quand de grands événements se produisent, Taveth est à la cuisine, elle hume l'odeur capiteuse du pain qui sort du four, ou bien dans le jardin, où elle écosse des petits pois. Quand la nouvelle de l'invasion leur parvient, elle est penchée au-dessus du baquet, trempée jusqu'à la taille, et sa première pensée va aux sarraus qu'ils ont portés pour les moissons : vont-ils s'abîmer si elle les laisse trop longtemps dans la méchante lessive qu'elle fabrique chaque automne ? Si on veut la voir pratiquer la yeya, on la trouvera en train de repousser ses cheveux noirs pendant qu'elle fabrique une yeyana qui piégera la poussière dans le grand hall, ou en train de souffler dans

ses mains pour retirer un plat brûlant du four. Taveth aime trois hommes : Ranal, Ferrand et Jankin. Elle dort parfois avec l'un ou l'autre, mais tout aussi fréquemment, on la verra quitter en hâte son propre lit bien chaud une heure avant l'aube pour consoler un nourrisson qui pleure.

Dans la chambre d'enfant, au premier étage de la tour ouest, Taveth chante une berceuse à un bébé pour l'endormir. Ce n'est pas son enfant, mais celui de Chayra. Tout naturellement, Taveth s'est réveillée en l'entendant pleurer. C'est une petite fille et elle s'appelle Tydelen, mais on la surnomme Tydsey, ou Tyds. D'après certains détails de sa physionomie, son père n'est pas Ferrand mais Ranal, qui est le concubin de Chayra, comme Taveth est la concubine de Ferrand. Personne ne s'en soucie, d'ailleurs, et certainement pas Ferrand. Tydsey n'est pas l'héritière d'Applekirk, et Hodge, l'héritier, est sans conteste l'enfant de ses parents, tous deux bien nés, et mariés en bonne et due forme. Hodge dort dans son lit, comme tous les habitants du manoir sauf Tydsey et Taveth. Tydsey n'est pas mouillée, Tydsey n'a pas faim, et elle se calme un moment dans les bras de Taveth. Elle se remet à hurler dès que Taveth la pose dans le berceau.

Taveth le balance en chantonnant de vieilles comptines. Comme elle voit très facilement dans le temps, elle aperçoit autour d'elle d'autres personnes qui fredonnent ces comptines à d'autres enfants, assis dans cette même pièce. Quand Taveth les regarde directement, elle ne surprend que des ombres, mais sait depuis longtemps comment les distinguer parfaitement : il lui suffit de les regarder du coin de l'œil. Elle voit Damasy, la maman de Ferrand, qui chantonne un air à Ferrand bébé, et elle voit d'autres mères dans le temps qui s'étire vers le futur et le passé. Les mots de Taveth chantent l'amour. Taraudée par une dent qui perce, Tydsey cesse de pleurer et se met à sucer énergiquement son pouce. Taveth voit aussi un homme aux yeux noirs qui fait les cent pas en berçant un bébé minuscule,



Applekirk est un village rural situé dans les Marches, la région centrale d'un monde où le temps ne s'écoule pas à la même vitesse selon que l'on se trouve à l'est – où la magie est très puissante et où vivent les dieux – ou à l'ouest – où la magie est totalement absente.

C'est la fin de l'été, et la vie s'écoule paisiblement pour les villageois. Mais le manoir va être mis sens dessus dessous par le retour de Hanethe, qui fut autrefois la maîtresse des lieux. Partie en Orient, elle y est restée quelques dizaines d'années. Mais, plus à l'ouest, à Applekirk, plusieurs générations se sont succédé. Ayant provoqué la colère d'Agdisdis, la déesse du Mariage, Hanethe la fuit. Mais Agdisdis est bien décidée à se venger.

Subtil roman de *fantasy* – prix Mythopoeic en 2010 –, *Pierre-de-vie* dresse le portrait de femmes simples et merveilleuses, d'une famille sans histoires mais singulière, confrontées à des changements qui les dépassent, dans un monde hors du commun.

Jo Walton est l'auteure de *Morwenna*, de la trilogie du subtil changement, de *Mes vrais enfants* et des *Griffes et les Crocs*, tous publiés aux Éditions Denoël.



Pierre-de-vie

JO WALTON

Cette édition électronique du livre

*Pierre-de-vie* de Jo Walton

a été réalisée le 19 avril 2019

par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

(ISBN : 9782207144084 - Numéro d'édition : 344170)

Code Sodis : U22296 - ISBN : 9782207144091

Numéro d'édition : 344171